

JANINE CHASSEGUET-SMIRGEL

Quelques réflexions d'un psychanalyste sur l'idéologie

Rien de plus difficile que de prétendre adopter une démarche scientifique pour parler de l'idéologie. L'idéologie sera alors ironiquement définie comme l'ensemble des croyances et des opinions opposées à celles du sujet qui en débat. Personne ne se reconnaît comme idéologue, cette méconnaissance faisant précisément partie intrinsèque de l'idéologie. De surcroît, on peut vouloir récuser d'emblée la psychanalyse comme incapable d'avoir un point de vue objectif sur l'idéologie, car idéologie elle-même. Cette affirmation, parfois entendue, est elle-même suspecte d'idéologie. Ne vise-t-elle pas à discréditer un contradicteur éventuellement gênant (1) ? Qu'il y ait des idéologues parmi les psychanalystes, c'est une évidence (il y en a parmi les savants). Cela ne saurait disqualifier la démarche psychanalytique elle-même, car celle-ci est anti-idéologique dans son essence. En effet, si nous définissons — en tout cas provisoirement — l'idéologie comme un système d'apparence plus ou moins rationnelle (2) contenant toujours un fantasme d'assomption narcissique, fonctionnant dans le registre de l'*illusion*, nous voyons que la psychanalyse qui cherche toujours le sens *latent* des phénomènes manifestes est tout particulièrement destinée à dévoiler les fondements invisibles, la machi-

(1) En fait, Freud a récusé l'idée de la psychanalyse comme *Weltanschauung*. Elle ne crée pas de conception du monde ; elle se conforme à celle que lui offre la science (in *Nouvelles Conférences*, Gallimard, 1931-1933). Quant à savoir si la psychanalyse peut interpréter *toutes* les idéologies et distinguer les « vraies » des « fausses », les « bonnes » des « mauvaises », etc., c'est une question que nous laisserons en suspens. Ce qui nous intéressera avant tout ici, c'est d'analyser la *fonction* que les idéologies ont pour les individus qui adhèrent à elles et, à partir de cette fonction, d'envisager les conséquences du glissement de la théorie à la pratique.

(2) Correspondant à « la façade du rêve » et à « l'élaboration secondaire ».

nerie secrète des édifices intellectuels les mieux charpentés, des constructions de l'esprit sans failles apparentes.

J'emploie ici le terme d'*illusion* dans le sens même que lui donnait Freud : « Ainsi nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci, la réalisation d'un désir est prévalente et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel » (3) (4). Ce qui me paraît intéressant dans cette définition de l'illusion est qu'elle met l'accent sur la *motivation* profonde et donc sur la fonction de la croyance ou, en anticipant, de l'adhésion à une idéologie, c'est-à-dire sur la réalisation imaginaire du désir.

LA NOSTALGIE DE LA COMPLÉTUDE

Le petit homme est « jeté en ce monde à moitié achevé » (5). La prématuration du nouveau-né humain le met dans un état d'impuissance et de dépendance absolue à l'égard d'autrui (de sa mère ou de son substitut) pour sa survie. Il en découle des conséquences incalculables pour son développement psychique (6). L'éclatement de la fusion primaire d'avec la mère et l'univers, la perte de l'état de complétude narcissique vécu durant la période fœtale et au début de la vie postnatale et la différenciation concomitante précoce entre son Moi et le monde extérieur s'accompagneront d'une nostalgie de retrouver la perfection perdue. Freud a montré que le narcissisme « arraché » à l'enfant est « projeté en avant » sous forme d'un Idéal du Moi qui s'incarnera dans des objets successifs au rang desquels figure avant tout le parent du même sexe (7). « Le développement du Moi consiste en un détachement du narcissisme d'où il résulte une vigou-

(3) In *L'avenir d'une illusion*, PUF, 1927.

(4) Pour Freud, qui n'utilise pas le terme d'idéologie à proprement parler, l'illusion par excellence est la religion. Pour MARX (*L'idéologie allemande, Thèses sur Feuerbach*) la religion constitue le modèle des idéologies. La philosophie allemande — dont il fait le procès — « descend du ciel sur la terre », à l'instar de la religion dont la base temporelle « se fixe dans les nuages ». Pour ma part, je ne prendrai pas la religion ni pour modèle de l'illusion, ni de l'idéologie. Je leur chercherai un prototype beaucoup plus archaïque et moins élaboré.

(5) FREUD, *Inhibition, symptôme, angoisse*, PUF 1926.

(6) Ce que Buffon avait déjà entrevu : « ... L'enfant est donc beaucoup plus lent que l'animal à recevoir l'éducation individuelle ; mais, pour cette raison, il devient susceptible de celle de l'espèce. Les secours multipliés, les soins continuels qu'exige pendant longtemps son état de faiblesse entretiennent, augmentent l'attachement des pères et des mères et, soignant le corps, ils cultivent l'esprit. Le temps qu'il faut au premier pour se fortifier tourne au profit du second. » BUFFON, *Histoire naturelle*.

(7) FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, 1914.

reuse tentative pour le retrouver. Ce détachement est rendu possible grâce au déplacement sur un Idéal du Moi, la satisfaction dérivant de l'accès à cet idéal (8).

Cette conception du développement du Moi, liée à la perte de la complétude absolue et à une recherche indéfiniment réitérée pour la retrouver, implique qu'il existera désormais un *écart*, une déchirure, une béance entre le désir et sa satisfaction, le désir toujours visé de façon inconsciente, à travers la multiplicité de ses apparences (ou de ses déguisements), étant de retrouver le temps béni où le sujet était « à lui-même son propre idéal » (9), le moment de sa perfection première où il se confondait avec l'univers. Cet idéal, ainsi conçu, peut pousser le sujet en avant et agir comme un aiguillon. Il remplacera le désir de retrouver la fusion avec la mère (le monde) par le fantasme incestueux qui contient, sur un mode génital, le fantasme initial d'union avec la mère. Le complexe d'Œdipe n'est pas seulement porté par un désir sexuel ; il implique aussi l'accomplissement du désir fondamental de l'être humain, celui du retour à la fusion originelle (l'inceste véritable, dans les deux sexes, est l'inceste avec la mère). Mais le complexe d'Œdipe confronte le sujet à la réalité, celle de la différence entre les sexes et entre les générations : l'enfant ne saurait être le partenaire sexuel d'un adulte et ne peut ni lui donner ni en recevoir un enfant. Cette reconnaissance de la réalité peut être impossible à supporter. L'une des solutions au drame œdipien sera de chercher un accomplissement par la voie régressive. Je définirai précisément l'*Illusion* (prototypique) comme une croyance fondée sur l'idée inconsciente d'une *retrouvaille possible entre le Moi et l'Idéal, d'une régression à la complétude perdue*. Les idéologies contiennent toutes, à mon sens, de façon latente, cette illusion : les temps seront révolus, *l'Homme total* adviendra, la Jérusalem céleste s'offrira à nos yeux émerveillés, nos besoins seront satisfaits, nos soifs étanchées, les Aryens conquerront le monde pour mille ans, le jour se lèvera, les lendemains chanteront, etc. Ce sera le règne du « monde harmonien ».

Selon Paul Nizan (*Aden, Arabie*) : « Lorsque les hommes seront complets et libres, ils ne rêveront plus la nuit. » Car, en effet, si le rêve est la satisfaction imaginaire du désir, le comblement de tous les désirs rend le rêve inutile.

C'est à dessein que je confonds ici des idéologies, diverses apparemment, pour ne retenir que leur *noyau commun* : *l'illusion des retrouvailles possibles de la complétude humaine initiale*.

(8) Id., *ibid.*

(9) FREUD, *Pour introduire le narcissisme*, 1914.

L'ESSENCE TOTALITAIRE DES IDÉOLOGIES

Je voudrais maintenant avancer d'un pas et soutenir que les idéologies qui recèlent ce noyau sont par essence totalitaires, car — quel que soit leur contenu conscient — leur inscription dans les faits, leur passage du plan de la pensée à l'action politique et à l'exercice du pouvoir se traduisent par la *destruction* de tous les obstacles qui entravent l'accomplissement de l'illusion. Or, comme le but de l'illusion est, nous l'avons dit, d'abolir l'écart entre le Moi et l'Idéal, de retrouver « le temps où le Moi était à lui-même son propre Idéal » (10) et qu'il n'existe pas d'idéalisation du Moi sans *projection*, les supports de projection (les juifs, les koulaks, les bourgeois, les mandarins, etc.) devront être impitoyablement pourchassés et définitivement annihilés.

En effet, au début de la vie, lorsque l'impuissance de l'enfant à satisfaire ses propres besoins l'a contraint à reconnaître un non-Moi (objet, monde extérieur), il tend à inclure dans son Moi toutes ses sources de plaisir et à projeter au-dehors ce qui est fauteur de trouble, en particulier les excitations internes (les pulsions). « Le Moi a ainsi détaché de lui-même une partie qu'il projette dans le monde extérieur et qu'il ressent comme hostile... L'extérieur, l'objet, ce qui est haï étaient, tout au début, identiques. Si, plus tard, l'objet s'avère source de plaisir, il est aimé, mais aussi intégré dans le Moi » (11). Autrement dit, ce qui est bon est inclus dans le Moi et se confond avec lui, si bien que « l'objet coïncide de nouveau avec ce qui est étranger et haï » (12). En fait, ce mécanisme aboutit à confondre objet et pulsions (génératrices d'excitations) en les projetant dans le monde extérieur et en les haïssant. « La haine peut alors aller jusqu'à la tendance agressive contre l'objet jusqu'à l'intention de le détruire » (13). Autrement dit, la *projection* accompagne la naissance du Moi qui tend à placer à l'extérieur toutes les excitations internes dont l'insatisfaction a présidé à sa naissance et à les poursuivre de sa fureur meurtrière ; comme si leur disparition devait ramener le Moi à sa quiétude narcissique antérieure.

(10) FREUD, cité précédemment.

(11) FREUD, Les pulsions et leurs destins, in *Métapsychologie*, Gallimard, 1915.

(12) ID., *ibid.*

(13) ID., *ibid.*

LE MENEUR, C'EST CAGLIOSTRO

Ces mécanismes primitifs existent à l'état latent dans toutes les idéologies. Ils deviennent effectifs lorsque, pour diverses raisons, l'ancien désir d'union du Moi et de l'Idéal (le retour à la complétude narcissique perdue) a été activé. Cette activation dépend de circonstances externes dont un meneur sait se saisir. Les masses ont moins soif d'un maître que soif d'illusion. Et elles se choisissent pour maître celui qui leur promet l'union du Moi et de l'Idéal. Le chef, à mon sens, contrairement à la description freudienne faite dans *Psychologie collective et analyse du Moi* (14), n'est pas le père. *Il n'y a pas de chef absolu qui ne soit porteur d'une idéologie.* Il est, en fait, le médiateur entre la masse et l'illusion idéologique et, derrière l'idéologie, il y a toujours, nous l'avons vu, un fantasme d'assomption narcissique. L'idéologie tend à l'éradication de l'évolution. L'univers paternel, le Surmoi, la réalité, en un mot, l'Œdipe et ses dérivés s'effacent pour céder la place au monde archaïque de la toute puissance magique. Le meneur, c'est Cagliostro.

Ionesco, dans *Tueur sans gages*, me semble avoir saisi l'essence du meneur et de sa fonction : dans la Cité Radieuse, un criminel rôde ; on sait qu'il aborde les gens pour leur montrer « la photo du Colonel » ; or, les habitants de la Cité, bien qu'avertis, ne résistent pas à l'invite et, au moment où ils vont voir la photo, ils sont assassinés. Le criminel représente de façon évidente celui qui promet l'illusion (la photo du Colonel). Personne ne sait qui est le criminel. Un jour, le héros de la pièce, Béranger, découvre par hasard, dans le vieux sac de son ami, tout un attirail de pacotille, des mètres et des mètres de foulards de couleur, des colombes, des éventails, une masse énorme d'objets chatoyants qui se déroulent, se dévident, interminablement, et viennent occuper sur la scène vingt fois plus de volume que le sac d'où ils sont sortis. Parmi tous ces objets tirés du « sac à malices » d'un magicien se trouve la photo du Colonel. Le meneur est donc mage ou magicien, capable de faire advenir une nouvelle réalité. Il est l'intermédiaire entre l'illusion et le groupe des disciples, fidèles ou militants. Il promet au groupe que l'illusion va advenir au moyen de l'idéologie, construction rationalisante, tendant à justifier la promesse. C'est pour cela qu'il est plus aisé de *changer d'idéologie que de renoncer à la solution idéologique.*

(14) Payot éd., 1921.

LA RÉALITÉ SOUS LA DOMINATION DE L'IDÉOLOGIE

Dans le film tchèque de J. Herz, *L'incinérateur de cadavres*, on voit combien *l'épreuve de réalité*, c'est-à-dire la capacité de distinguer entre les perceptions et les représentations, entre stimuli externes et stimuli internes (une confusion entre ces catégories de phénomènes étant au principe de l'hallucination), est dépendante de l'adhésion à une idéologie et combien *la réalité* devient ce qui est perçu comme tel par une masse qui s'est placée sous la domination de l'illusion. Tout au cours du film, une femme agitée fait des apparitions épisodiques, suivie de son mari qui essaie en vain de refréner ses éclats. Une séquence — qui n'est rien d'autre qu'une figuration allégorique des camps de concentration — représente une foire où des personnages de cire miment des scènes historiques sanglantes. Le bras de l'un des personnages tient un couteau et, d'un geste saccadé, comme mû par un mécanisme d'horlogerie, l'enfonce dans le dos d'une autre figure de cire. A ce moment, la femme se met à hurler : « C'est du sang, du vrai sang, je l'avais bien dit ! » Son mari essaie de la faire taire et l'emmène promptement tout en disant à l'adresse du public massé autour des figures de cire : « Elle est complètement folle. » Il va sans dire que les figures de cire représentent les déportés auxquels la dimension humaine a été soustraite. Seule la femme les voit comme des êtres de chair et de sang. Elle représente l'individu solitaire dont le Moi n'a pas délégué à la foule sous l'emprise d'une idéologie sa fonction de tester la réalité. Mais la réalité, à ce moment-là, devient celle de la foule qui fonctionne dans le registre de l'Illusion et c'est alors le personnage qui ne s'est pas départi à son bénéfice de sa fonction d'épreuve de la réalité qui est considéré comme fou. Au fur et à mesure que le film se déroule, les apparitions de la femme se font de plus en plus rares et, vers la fin, elle disparaît tandis que son mari la cherche désespérément, signe que l'épreuve de réalité est entièrement passée aux mains de la foule. Tout le monde est devenu « rhinocéros ». Et la foule n'investira plus du label de la réalité que ce qui ira dans le sens de l'Illusion.

En fait, il est impossible à une formation fondée sur l'idéologie de ne pas faire de prosélytisme et de ne pas chercher à détruire non seulement ses ennemis, non seulement les supports de projection dont il a été fait mention plus haut, mais également tous ceux qui restent en dehors d'elle. N'entrant pas dans le jeu de ceux qui soutiennent l'Illusion, ils représentent une faille dans l'Illusion elle-même. N'abandonnant pas l'épreuve de la réalité aux thuriféraires de l'Illusion, ils la mettent, *ipso facto*, en cause (« Ceux qui ne sont pas avec nous sont

contre nous »). Il est donc vital de réduire les indifférents (et les sceptiques) et de les obliger à céder aux « croyants » la fonction d'épreuve de la réalité (*Der Führer hat immer recht* [Le Parti a toujours raison]).

On comprend qu'il soit tout à la fois dangereux et éprouvant de ne pas se soumettre à la loi du groupe, d'être un « trouble-fête » ; si l'on n'y risque pas toujours la vie, on voit tarir sa source d'approvisionnement narcissique. On devient un paria condamné à la solitude, qui n'a plus le droit à l'amour de ses semblables.

Cependant, il y a toujours quelqu'un pour dire : *Eppur si muove* ou « Ça n'empêche pas d'exister » (15). On peut penser que celui-ci a non seulement atteint un niveau œdipien mieux enraciné, mais que son Idéal du Moi a investi *la maturation* elle-même et qu'il trouve — malgré la souffrance qu'inflige à chacun le manque d'amour — un approvisionnement narcissique dans le fait même de n'avoir pas cédé à la séduction de l'Illusion (16). Ceci m'amène à revenir sur la définition de l'idéologie que j'ai proposée : un système de pensée, apparemment rationnel, qui promet, en fait, l'accomplissement de l'Illusion. Il m'apparaît, de ce fait, légitime de ne pas classer parmi les idéologies les systèmes de pensée, les recettes de gouvernement qui ne sont pas fondés sur « la grande promesse ». Il en serait ainsi de toute philosophie politique qui ne prétend pas assurer le salut de l'homme. De ce fait, elle ne cherche pas à se substituer ni à la morale, ni à la religion, ni à la science. Elle laisse à chacun le maximum d'espace privé et ne prétend faire le bonheur humain qu'en supprimant en elle-même toute prétention à le faire. Elle est donc, par définition, antitotalitaire et n'a pas d'ennemis, incarnant le Mal, à pourfendre, puisqu'elle ne se pose pas en représentante du Bien. Il est inutile de dénoncer ses faiblesses : on l'a beaucoup fait. Il est certain qu'elle n'exerce aucune séduction sur les esprits avides d'absolu et, partant, ne suscite guère l'enthousiasme de la jeunesse. En fait, davantage encore qu'à l'âge, la propension à se tourner vers les idéologies est liée à l'existence d'une blessure narcissique, celle de la condition humaine pouvant être approfondie ou pansée par les aléas de l'histoire individuelle. La création, l'amour, la recherche intellectuelle, la lucidité, le courage à affronter la vérité peuvent être des modes différents de s'accommoder de sa blessure, de lui trouver des baumes, d'en calmer la brû-

(15) Parole de Charcot rapportée par Freud et concernant l'existence de l'hystérie chez l'homme.

(16) Ces dernières considérations sont tirées de mon rapport sur *L'Idéal du Moi* (Congrès des Psychanalystes de Langues romanes, Paris, 1973, paru chez Tchou, 1975), *L'Idéal du Moi. Essai sur « la maladie d'idéalité »*.

lure. Mais, souvent, l'existence d'un douloureux sentiment d'incomplétude ne s'accompagne pas de ces aptitudes qui permettent à l'individu de satisfaire son besoin de pain et de roses, sans détruire la réalité.

RÉSUMÉ. — *Cette brève étude de l'idéologie, dans une perspective psychanalytique, est fondée sur une comparaison avec l'illusion telle qu'elle est définie par Freud. L'auteur a tenté de dégager le prototype de l'illusion, prototype auquel il serait possible de ramener, en fin de compte, toutes les illusions. Ce prototype constituerait le noyau des idéologies : il s'agirait de la réalisation imaginaire du désir humain fondamental de retrouver la complétude perdue au début de la vie. Toutes les idéologies contiendraient la promesse de cette retrouvaille (quelle qu'en soit l'orientation). Ceci explique qu'il soit plus facile de changer d'idéologie que de renoncer à toute idéologie. Le meneur (le chef) est celui qui fait miroiter la « promesse ». Il est le magicien. Lorsqu'une illusion de cette sorte est activée, les obstacles auxquels elle se heurte dans sa « réalisation » (jamais atteinte par définition) sont impitoyablement balayés. D'où le caractère nécessairement totalitaire de la pratique politique fondée sur les idéologies.*